

Pierre Mauroy ou la passion de la vie

Table 1

Ce qui a fait que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy

Bernard DEROSIER (texte relu)

Il me revient, en tant que co-président, avec Michel Thauvin, de l'association *Les amis de Pierre Mauroy*, d'ouvrir cette rencontre consacrée à *Pierre Mauroy ou la passion de la vie*. Michel en fera la conclusion. La rencontre d'aujourd'hui est une première. Lors de l'assemblée générale de l'association qui s'est tenue juste avant le colloque, le principe a été retenu d'organiser une rencontre annuelle sur des thèmes liés à l'action de Pierre Mauroy. Par ailleurs, Jérôme Dupuis et l'Université de Lille préparent un colloque universitaire qui se tiendra en octobre 2015.

Cet après-midi se situe dans le cadre de deux journées consacrées à Pierre Mauroy puisqu'hier, à l'initiative de Claude Bartolone, sûrement fortement influencé tant par le premier questeur Bernard Roman que par le président du groupe Bruno Le Roux, une plaque au nom de Pierre Mauroy a été apposée là où il siégeait quand il était député. Mon premier devoir est de saluer la présence parmi nous de M. le Premier ministre, Jean-Marc Ayrault, qui a bien voulu figurer parmi ces témoins qui vont tout à l'heure, sous la houlette de Michèle Cotta que je salue, participer à cette première table ronde sur le thème « *Ce qui a fait que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy* ». Mais avant d'aborder ce thème, je ne résiste pas au plaisir de vous livrer un texte que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, intitulé « *Le moment Mauroy* ». Il s'agit d'un extrait du dernier ouvrage du journaliste Alain Duhamel « *Une histoire personnelle de la Ve République* ».

Voilà ce qu'il dit de Pierre Mauroy :

« Ce faux candide était un vrai rusé, cet homme découvrant les arcanes du pouvoir national, de surcroît en pleine crise, a su faire preuve de courage et de lucidité, bien plus que certains de ses nouveaux ministres bardés de diplômes et familiers des codes de l'establishment parisien.

En entrant à l'hôtel de Matignon, Pierre Mauroy incarnait le socialisme français le plus traditionnel, celui du Nord ouvrier, du PS populaire, en homme

d'origine modeste, passé par le syndicalisme de l'enseignement technique, les mouvements de jeunesse de la SFIO, ayant gravi fort jeune les échelons du parti où il était célèbre pour son obsession de l'unité. Le socialisme de Pierre Mauroy était l'authenticité même, congénital et comme de toute éternité. Le premier chef de gouvernement de gauche sous la Ve République symbolisait ainsi le socialisme à la française, réformiste contrairement au parti communiste, maximaliste par rapport à celui des autres socialismes européens. »

Je pense que dans la période que nous traversons, certains frondeurs ou frondeuses pourraient peut-être s'inspirer de cette référence. Michèle Cotta, c'est à vous.

Michèle COTTA (texte relu)

Je vais animer la première table ronde de ce premier colloque consacré à Pierre Mauroy. Son intitulé « *Ce qui a fait que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy* » suscite la réflexion. A priori, il semble ne s'adresser qu'à ceux qui le connaissaient. C'est-à-dire, en fait, à beaucoup de monde. Chacun d'entre a toujours reconnu Pierre Mauroy en Pierre Mauroy d'une façon ou d'une autre. On l'a découvert quand il avait vingt-cinq ou trente ans. Ses amis ont toujours su qu'il y avait en lui quelque chose de plus que le socialiste du Nord, que celui qui voulait conquérir la mairie de Lille, que celui même qui était né dans un village et qui voulait « monter » à la capitale, Lille d'abord, puis Paris.

Nous avons donc tout de suite su que Pierre Mauroy était Pierre Mauroy sans toutefois savoir à partir de quel moment exactement il était devenu la référence qu'il est aujourd'hui. Référence de gouvernance, malgré le désordre et les retards qui n'ont pas amoindri son implication, sa volonté, ses formidables discours. Référence sur le plan d'un certain socialisme, le socialisme anti-communiste du Nord, ce qui explique paradoxalement que les quatre ministres communistes que comptait son premier gouvernement l'aient quitté avec lui, car il était le seul auquel ils faisaient vraiment confiance. La réciproque était vraie. Est-ce en 1982/83 qu'il a pris une dimension qui a fait que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy ?

C'est aux quatre interlocuteurs autour de moi de tenter de répondre à cette question. L'ancien Premier ministre, Jean-Marc Ayrault, aujourd'hui député. Michel Delebarre, qui fut son directeur de cabinet, sénateur du Nord. Bruno Le Roux, l'actuel président du groupe socialiste à l'Assemblée Nationale. Bernard Roman, un compagnon de toute sa vie politique, député du Nord.

Jean-Marc AYRAULT (texte relu)

Tout au long de sa vie, Pierre Mauroy est resté socialiste

Michèle Cotta vient de le dire. Pierre Mauroy reste une référence. Pour moi, Pierre Mauroy, c'est d'abord le premier Premier ministre de François Mitterrand en 1981 et dans la mémoire populaire, au-delà des personnes engagées à gauche et au Parti socialiste, il est l'homme qui a incarné l'union de la gauche. Ce fut d'ailleurs un moment très émouvant le xxxxx, lorsqu'a été dévoilée dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale la plaque à son nom, en présence des anciens ministres (et notamment des ministres communistes) de son premier gouvernement.

Pierre Mauroy représente tout un symbole, toute une histoire ! Il a incarné le changement avec François Mitterrand, le retour de la gauche au pouvoir, l'engagement de grandes réformes. Plus encore : Pierre Mauroy a incarné le courage d'assumer des responsabilités d'homme d'Etat, même si c'était difficile pour un socialiste. Léon Blum, en son temps, avait reconnu que, pour les socialistes, accéder au pouvoir pouvait être une épreuve. Pour essayer de sortir de la difficulté, il avait élaboré une théorie, distinguant l'exercice du pouvoir de sa conquête. Cette question est aujourd'hui largement dépassée, même si elle taraude toujours un peu les socialistes. La responsabilité d'Etat implique en effet d'assumer des contradictions qui peuvent parfois conduire à la déception. Pierre Mauroy a eu à la fois le courage d'exercer pleinement le pouvoir et la lucidité de mettre en œuvre un certain nombre de décisions difficiles, mais courageuses et nécessaires. D'une certaine façon, ce qui a été réalisé à cette époque n'est pas sans similitude avec ce qui est advenu depuis et avec la situation actuelle et peut nous éclairer sur les choix à faire pour l'avenir.

Je voudrais juste faire une remarque. Tout le monde l'a constaté. Dans son action, dans son expression, dans ses écrits, tout au long de sa vie, Pierre Mauroy est resté socialiste. A aucun moment il n'a oublié d'où il venait, ce qu'ont été sa jeunesse et sa formation intellectuelle, politique, humaine, morale, sociale. Au cours de sa longue carrière politique, il a maintenu le lien avec l'électorat populaire, notamment lorsqu'il est devenu maire de Lille et président de Région, où il va exercer ses premières responsabilités. Il n'a jamais oublié que le combat qu'il menait devait rester fidèle aux valeurs et à l'idéal socialistes, quelles que soient les circonstances. Il l'a affirmé notamment dans son discours

du congrès de l'Arche. Ce congrès, qui était le congrès du projet socialiste, s'est tenu dix ans après l'accession de la gauche au pouvoir. J'ai eu l'impression, en relisant le discours que Pierre Mauroy a prononcé à cette occasion, qu'il avait anticipé ce qui allait se produire aujourd'hui. Je suis frappé de cette capacité visionnaire. Je pense que c'est important de le rappeler. Dans ce texte, il abordait en effet toutes les questions qui marquent l'actualité : la difficile poursuite de la construction de l'Europe - c'est un choix qui a été conforté par François Mitterrand et Pierre Mauroy après 1982 et 1983 - la crise démocratique, celle de notre modèle social, la crise écologique, tout est dans son discours du congrès de l'Arche.

Il y évoque notamment la nécessité pour les socialistes de concevoir la nouvelle étape dans laquelle s'inscrit l'histoire du socialisme sans abandonner les fondamentaux et l'origine de leur engagement. La mise à jour du logiciel doit s'effectuer sans se renier. Pierre Mauroy a toujours été animé par cette fidélité qui a donné un sens à sa vie et qui l'a éclairé sur les décisions à prendre dans les périodes nouvelles. A ses yeux, la modernité ne signifiait pas la suppression de ce qui avait été construit avant. L'héritage de Pierre Mauroy doit nous inspirer. Comment, en ce début de 21^{ème} siècle, nous, socialistes français, membres du Parti Socialiste Européen (PSE) et de l'Internationale socialiste aujourd'hui en crise, allons-nous poursuivre notre combat sans perdre la fidélité aux idéaux de ceux qui nous ont précédés dans une économie globalisée et dans une Europe qui reste à consolider ? Sans tomber dans la nostalgie, la vie de Pierre Mauroy peut nous permettre de répondre à cette éternelle question et à prendre les bonnes décisions.

Michèle COTTA

Merci monsieur le Premier Ministre. Michel Delebarre, vous qui l'avez accompagné à la fois dans la conquête puis dans l'exercice du pouvoir, avez-vous toujours senti que Pierre Mauroy était Pierre Mauroy ?

Michel DELEBARRE (texte relu)

Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy parce qu'il était Pierre Mauroy

Lorsque je lu l'intitulé de la table ronde à laquelle on me demandait de participer, je l'ai compris comme une question : « *comment Pierre Mauroy est-*

il devenu Pierre Mauroy ? ». Seuls ses amis peuvent se la poser parce que, d'une certaine manière, le degré d'amitié qui les lie à lui leur évite d'y répondre. Si Pierre Mauroy n'avait pas été Pierre Mauroy, nous n'aurions sûrement pas été dans son environnement et nous ne serions pas là aujourd'hui pour parler de son évolution. Personnellement, je ne l'ai pas vu beaucoup bouger. Pour une raison simple : il avait une façon de se raconter qui faisait qu'on avait l'impression qu'il était toujours le même !

Combien de fois l'ai-je entendu raconter la même histoire, ses origines, là où il est né et où il a grandi, au Cateau dans le Cambrésis ! Puis, il y a eu les années d'enseignement et le militantisme dans le syndicalisme enseignant, son ami Raymond Vaillant. Mais c'était toujours Pierre Mauroy. Toujours. Ensuite, ce fut Lille, la Fédération Léo Lagrange, la SFIO, des moments de bravoure qu'il racontait. A un moment donné, il a senti que les choses bougeaient. Il s'est peut-être vu maire de Lille au cours d'une soirée jusqu'au lendemain. Le temps qu'Augustin Laurent apprenne que Pierre Mauroy allait devenir maire de Lille et qu'il dise ne pas avoir envie de partir. Un quiproquo dû à un ami puisqu'il n'y a que les amis qui jouent de tels tours !

En fait, chacun peut avoir son analyse mais je témoignerai plutôt d'une forme de constance chez Pierre Mauroy. Ainsi, quand se posait un problème qui touchait à son engagement politique, qu'il s'agisse de Lille, de la région, du parti ou de questions au niveau national, il retombait toujours à gauche. Il y avait chez lui comme une sorte de pesanteur qui faisait que je ne l'ai jamais vraiment vu en doute. Ainsi, dans une situation qui paraissait à ses collaborateurs inextricable ou peu claire (Jean-Marc Ayrault l'a évoqué plusieurs reprises), ils en parlaient avec lui puis ils attendaient. Pierre finissait par expliquer comme une évidence l'orientation de gauche à adopter par rapport au problème posé. Dans tout son parcours, j'ai toujours vu chez lui cette constance dans son attitude. Quelles qu'aient été les questions en débat, il vous expliquait l'évidence. Il avait aussi un don pour cela. Et on partageait assez vite l'évidence puisque c'était une évidence.

Alors comment est-il devenu Pierre Mauroy ? Je ne sais pas. Mais il a aimé ce qu'il est devenu. Il a aimé les responsabilités qui lui étaient confiées même si, soyons honnêtes, il se regardait avoir ces responsabilités nouvelles et s'étonnait quelquefois de se voir dans cette situation. Mais il la vivait pleinement. Un peu plus tard, j'ai compris que le fonctionnement de la République le surprenait. Pour lui, l'important était d'apporter des solutions aux problèmes, quelle que

soit leur difficulté. Or, il s'est toujours posé la question de savoir pourquoi, au Parlement, on mettait en place un groupe socialiste pour aider à résoudre les problèmes. On peut reconnaître entre nous qu'à certains moments, il a plutôt été « malmené » par le groupe, c'est le moins qu'on puisse dire ! Certes, c'est le lot de tous les Premiers ministres, mais cette situation lui pesait particulièrement parce qu'il n'a jamais répondu à l'interrogation : « *pourquoi mettre des bâtons dans les roues alors qu'on est face à des difficultés ?* ». Cela ne l'a pas empêché de continuer jusqu'à « l'emmerdement » suivant car il avait cette capacité à s'étonner encore de situations comme celles-là.

Je pense qu'il a acquis progressivement une farouche détermination, poussée parfois jusqu'à l'obsession, à faire bouger les choses et à avancer. Il estimait que la gauche était là pour cela. Ceux qui l'ont accompagné le savent. Avant même que Pierre Mauroy ne devienne Pierre Mauroy, quand il était vice-président du Conseil général du Nord, chargé du rapport économique, il a voulu mettre en place la Région. Je me souviens, Bernard Roman et Guy Allouche doivent s'en souvenir aussi, des premières réunions du Conseil régional. Les deux premiers rangs étaient occupés par une partie des « dinosaures » - tels que Guy Mollet ou Arthur Notebart - mais Pierre Mauroy voulait mettre en place cette Région face à ces socialistes plus âgés, qui d'ailleurs, estimaient que l'essentiel de la Région était réalisé dès lors qu'ils étaient assis au premier rang ! Ils se souciaient assez peu du reste tout en cherchant à ne pas simplifier les débats et à empêcher que les réunions se déroulent dans de bonnes conditions. Bruno Le Roux doit comprendre - dans un contexte différent aujourd'hui - ce que je veux dire ! Pierre, lui, voulait que la réunion avance et que la suivante ait lieu. Je crois d'ailleurs qu'il a été l'un des premiers à avoir une claire conscience que la vie avait une fin... pour les autres.

Ce fut cette formidable histoire de la mise en œuvre de l'institution régionale qui a montré les capacités de Pierre Mauroy à gérer et à agréger des gens à lui. En 1972, il m'avait confié le soin de porter la région sur les premiers « fonds baptismaux ». Je lui ai fait remarquer que nous avons besoin de collaborateurs qui sachent travailler. Je lui ai suggéré de recruter Henry Guillaume et Bernard Toulemonde pour nous aider à bâtir la Région. Il a immédiatement acquiescé, comprenant qu'il était nécessaire, pour atteindre l'objectif que nous nous étions fixé, de réunir des collaborateurs pour l'aider à franchir les étapes. Tout au long de son parcours, il a ainsi rassemblé des candidatures, des savoir-faire, des réflexions et des capacités à agir. Donc, quand je regarde, moi, *Comment Pierre*

Mauroy est-il devenu Pierre Mauroy ?, je crois que c'était parce qu'il était Pierre Mauroy.

On peut parler aussi de ceux qui l'ont accompagné et qui lui ont permis de franchir ces étapes année après année. On peut aussi évoquer sa gestuelle très particulière qui exprimait s'il était en période de pré-crise, de post-crise ou dans la crise. Quand il se frottait les mains, cela exprimait une certaine nervosité et Pierre Mauroy commençait à devenir le Pierre Mauroy préoccupé. Et puis il y avait le geste de se toucher le sein gauche qui caractérisait une période de difficulté ou de crise. Je me souviens d'entretiens avec un certain nombre d'interlocuteurs, lorsqu'il était Premier ministre. Au bout d'un moment, quand Pierre commençait à toucher son sein gauche, vous saviez que la conversation allait prendre rapidement fin. Il ne pouvait plus la poursuivre parce qu'il souffrait physiquement. C'était un grand moment qui faisait partie du personnage. Mais je n'ai pas de souvenirs qu'il ait été difficile à vivre. Je ne l'ai jamais connu ainsi, malgré les hauts et les bas qu'il a pu connaître. Il acceptait qu'on lui parle franchement. Parfois, il pouvait nous répondre vivement mais cela n'engendrait jamais entre lui et ses collaborateurs ou ses compagnons de relation de rivalité ou d'extrême tension.

Je crois qu'il n'est jamais devenu Pierre Mauroy. Je crois qu'il a évolué mais à partir de bases qui étaient forgées et ancrées dans le sol. Il s'est d'ailleurs regardé muter et quelquefois même, il s'étonnait de ce qu'il faisait. Mais je ne l'ai jamais vécu comme un homme de ruptures successives. C'était comme ça, c'était lui. Si, dans quelques années, l'association des Amis de Pierre Mauroy, qui aura considérablement grandi et dont tous les membres auront payé leur cotisation, me réinvite pour réagir sur le même thème que celui d'aujourd'hui, je reviendrai pour vous dire que je pense toujours que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy parce qu'il était Pierre Mauroy.

Michèle COTTA

Merci. Bernard Roman, autre témoin de la conquête et de la prise du pouvoir, avez-vous senti, vous aussi, que Pierre Mauroy était Pierre Mauroy et que dans la vie politique locale comme dans la vie politique nationale, il était toujours prêt à prendre des responsabilités, en plus, avec le sourire ?

Bernard ROMAN (texte relu)

Pierre Mauroy était l'homme de la synthèse jaurésienne

Comme tous ceux qui ont connu Pierre Mauroy, je me retrouve dans le portrait talentueux que vient d'en dresser Michel Delebarre, qu'il s'agisse des aspects affectueusement grinçants de ses mimiques ou du personnage qu'il était derrière celui qu'il laissait paraître. Parce que Pierre Mauroy était bien plus affectif et sensible qu'on ne le pense. Il disait toujours : « *la première qualité en politique, c'est la carapace* ». Il s'en était fait une philosophie mais derrière la carapace, il y avait l'homme qu'on a tous plus ou moins connu.

Je veux décrire à mon tour, dans le prolongement de ce que Jean-Marc Ayrault a dit avec son expérience de grand élu et d'ancien Premier ministre, ce qu'était aussi Pierre. Je voudrais insister sur un aspect particulier de sa personnalité qui, paradoxalement, n'est pas évoqué et qui, tout aussi paradoxalement, est au cœur de ce que nous vivons aujourd'hui. On désigne toujours Pierre Mauroy comme le « premier Premier ministre d'union de la gauche ». En fait, il est le seul. Il n'y a pas eu d'autre Premier ministre d'union de la gauche. On se réfère aussi souvent à sa conception du parti socialiste et on l'a beaucoup présenté comme un des éléphants, un mastodonte, voire un dinosaure du PS. Or, derrière cette image, Pierre Mauroy était un homme étonnamment moderne. Sa modernité nous renvoie aux débats qu'ont eus les socialistes à travers le temps sur la nature de ce qu'est leur combat. Ces débats ont opposé les anciens et les modernes, et ceux qui pensent que la modernité est forcément le contraire de la fidélité. Pierre Mauroy a été l'exemple même d'hommes d'Etat ou d'élus socialistes qui ont pu, comme le disait Jean-Marc Ayrault, être modernes et rester fidèles aux valeurs fondamentales qui forgent notre engagement.

Quelques exemples. Le premier c'est son itinéraire au sein du parti socialiste. Pierre Mauroy est numéro deux du parti depuis le congrès d'Epinay de juin 1971, qui s'achève sur le mot d'ordre de la rupture avec le capitalisme. Six ans plus tard, au Congrès de Nantes, la motion Mitterrand recueille 75,79 % des voix et celle du CERES, qui, comme celle de François Mitterrand, continue de s'inscrire dans la logique de la rupture avec le capitalisme mais « dans les cent jours », ce qui paraît un peu rapide au premier secrétaire, obtient 24,21% des voix. En 1979, le congrès de Metz va réaffirmer cette orientation dans laquelle Pierre Mauroy ne se reconnaît plus. Il se situe, en effet, dans une perspective de

victoire que la gauche a manquée de peu en 1978 lors des élections législatives mais qui se profile à l'horizon de la présidentielle de 1981. Pierre Mauroy va alors avoir le courage d'être moderne et d'affirmer qu'une fois au pouvoir, les socialistes n'opéreraient pas la rupture avec le capitalisme. C'est le mouvement social qui, pour lui, permettra de faire bouger la société. La rencontre pas tout à fait nouée entre Pierre Mauroy et Michel Rocard le renvoie dans la minorité du parti à l'issue du congrès. Mais dès qu'il est désigné candidat à la présidence de la République, François Mitterrand appelle Pierre Mauroy à ses côtés car il a besoin d'un responsable moderne s'il veut gérer les affaires du pays. Pierre Mauroy devient alors premier Ministre parce qu'il symbolise cette capacité à prendre en compte les réalités, ce qu'il ne tarde pas à faire d'ailleurs.

En effet, après les formidables avancées de 1981, arrivent 1982 et ce qu'on a appelé « le tournant de la rigueur ». A mes yeux, c'est « le tournant de la gestion », c'est-à-dire la capacité pour les socialistes à affronter la réalité. Ce positionnement du Parti socialiste se concrétise au congrès de l'Arche en 1991. Je vous invite à relire le texte de la motion finale. Aujourd'hui, certains estiment être maltraités quand on parle d'eux comme des « socio-libéraux » ou des « sociaux-démocrates ». Or, le premier à avoir fait intégrer dans le texte du Parti socialiste le terme de « social-démocrate », c'est Pierre Mauroy. Depuis le congrès de l'Arche de décembre 1991, nous sommes des socio-démocrates. Pierre Mauroy a su faire faire au PS son « Bad Godesberg à la française » en rompant avec l'idée de la rupture avec le capitalisme et en acceptant la réalité du marché. C'est dans cette réalité que les socialistes doivent avancer. On a tendance à oublier que cette exigence de modernité est au cœur du Pierre Mauroy socialiste.

Il est au cœur aussi du président de la région Nord-Pas-de-Calais, si douloureusement éprouvée. Michel Delebarre le sait sans doute mieux que quiconque. Quand Pierre Mauroy y revint dans les années 1982/83 pour annoncer la fermeture de l'usine de Denain, il fut reçu à coup de boulon par les sidérurgistes qui n'acceptaient pas qu'un gouvernement de gauche puisse agir ainsi, même si des compensations étaient promises. D'autant que pour Pierre Mauroy, les compensations ne résidaient plus dans l'industrie secondaire mais dans « la turbine tertiaire » ! A cette époque-là, il fallait être moderne certes mais aussi un peu fou pour affirmer que la turbine tertiaire allait pouvoir compenser la baisse d'activités du secondaire dans la Région Nord-Pas de Calais ! Et pourtant, aujourd'hui, Euralille compte près de dix mille emplois. Euralille a été créée par la seule volonté d'un type qui s'appelait Pierre Mauroy

et qui a su rassembler toutes les forces économiques et sociales de la Région en développant l'idée de la nécessité de bâtir un grand quartier tertiaire autour de la gare du TGV à Lille et de mettre en oeuvre le projet.

Je pourrais donner d'autres exemples de la modernité de Pierre Mauroy, comme les batailles qu'il a conduites pour obtenir enfin la construction du tunnel sous la Manche - les collaborateurs qui ont travaillé sur cette question et qui sont avec nous aujourd'hui peuvent en témoigner - ou encore la façon dont il a traité à Lille la question de la toxicomanie. Dans les années 1984-1985, on commençait à s'inquiéter du développement des drogues dures dans les quartiers. Pierre Mauroy a alors demandé à certains d'entre nous de travailler sur cette question. Je me souviens avoir rencontré avec un autre collaborateur de Pierre le professeur Parquet, un grand professeur de toxicologie. Il nous a affirmés qu'il n'y avait aucune inquiétude à avoir sur cette question à Lille. Dans son service, a-t-il précisé, il n'avait à traiter que des sportifs qui se dopaient.

Pourtant, quand vous alliez vous promener dans l'habitat social, vous constatiez que dans les caves, on prostituait des filles pour pouvoir payer l'héroïne ou le shit. C'est d'ailleurs dans ces années-là que les premiers établissements pour accueillir les toxicomanes ont été créés en France. Dans ce contexte, des médecins qui cherchaient désespérément la possibilité de pouvoir ouvrir un centre d'accueil pour toxicomanes mineurs, demandent à rencontrer Pierre Mauroy à Lille. Ils lui expliquent qu'il est indispensable de sortir les jeunes de la drogue. Mais pour cela, il faut pouvoir les accueillir, une fois sevrés, dans un cadre spécifique pour qu'ils réapprennent à vivre normalement. Les médecins expliquent aussi qu'ils en sont à la sixième ou septième tentative d'implantation d'un tel établissement en centre-ville sans succès en refus du refus des habitants du quartier. A l'issue de cet entretien, Pierre Mauroy a immédiatement donné l'ordre à ses services de trouver une maison susceptible d'accueillir ce centre. Il avait compris que si on ne le faisait pas, on prenait une lourde responsabilité pour l'avenir. C'est cela aussi la modernité de Pierre Mauroy.

Je pourrais donner encore bien d'autres exemples mais je voudrais, pour conclure, faire la synthèse de la façon dont on peut parler de Pierre Mauroy. On a beaucoup dit qu'il était l'homme de la synthèse au sein du parti socialiste comme dans la résolution des conflits ou dans les difficultés qu'on a dû affronter collectivement. En fait, Pierre Mauroy était vraiment l'homme de la synthèse jaurésienne. Entre la réalité et le rêve, entre le concret et l'idéal, il symbolisait cette synthèse qui permet d'avancer. Il est vrai que certaines synthèses au rabais

peuvent être inhibantes. Pierre Mauroy, lui, avançait et inscrivait son action dans la modernité comme socialiste, comme élu local, comme élu national, comme homme d'Etat lorsqu'il fut Premier ministre de la France. La chance nous est donnée aujourd'hui, grâce à l'association des Amis de Pierre Mauroy, de pouvoir nous réunir pour l'évoquer et aussi pour tirer de son parcours quelques leçons pour affronter les difficultés que nous rencontrons aujourd'hui. Les modernes ne sont pas toujours ceux qui se disent tels.

Michèle Cotta

Et vous, Bruno LE ROUX ?

Bruno LE ROUX (texte relu)

**Le socialisme aujourd'hui ?
Celui d'avant-hier, d'hier plus la planète !**

Mon lien avec Pierre Mauroy ? Il est quotidien. Dans mon bureau à l'Assemblée nationale, il y a deux photos. L'une – officielle – de François Hollande, président de la République et une autre de Pierre Mauroy, qui figure en compagnie de Gilbert Bonnemaïson. Et chaque matin, quand je commence ma journée à l'Assemblée, je salue et le président de la République et Pierre Mauroy et ensuite Gilbert Bonnemaïson, à qui j'ai succédé à la mairie d'Epinaÿ-sur-Seine.

J'avais seize ans lorsque Pierre Mauroy est devenu Premier ministre et je n'avais pas l'âge requis pour voter mais j'étais déjà engagé en politique. Sur le plan local auprès de Gilbert Bonnemaïson et assez rapidement au niveau national auprès de Pierre Mauroy. Pierre a d'abord été un guide, accompagnant d'une certaine manière mon initiation politique et ensuite notre relation a pris un tour amical. A chacune de mes campagnes électorales, il est venu me soutenir. Les mots qu'il utilisait étaient toujours justes ; avec les gens qu'il rencontrait, il savait créer une relation immédiate de proximité. Malgré le respect, l'admiration

pour son parcours, malgré le poids de ce qu'il représentait, nous ne nous sentions pas écrasés. Il savait être simple, juste et avait toujours le souci d'élever le débat, sans jamais céder à la facilité et sans jamais s'embarrasser de cette langue technocratique, qui irrite et amoindrit la politique.

Face à la situation politique d'aujourd'hui, très certainement Pierre Mauroy aurait-il été meurtri, lui qui a toujours été soucieux du rassemblement et de la famille socialiste et de la gauche toute entière. Mais le rassemblement pour lequel il plaidait n'était pas une notion hétérée et désincarnée : Pierre Mauroy était tout à la fois un homme de ruptures et de fidélités et c'est d'ailleurs ce qui donnait toute sa force à ce qu'il incarnait.

J'ai recherché les ruptures dans son parcours et les fidélités qui l'animaient.

La première rupture, c'est le congrès d'Epinais en 1971, un événement important pour les socialistes.

Rappelez-vous : Augustin Laurent décide de quitter le congrès pour laisser Pierre Mauroy mettre en œuvre la ligne d'union de la gauche que lui ne peut assumer, l'alliance avec le parti communiste semblait sans lendemain aux socialistes du Nord. Pierre Mauroy prend alors ses responsabilités. Et il fait ce qu'il faut : il met toutes ses forces dans la bataille pour que le parti qui naît à Epinais porte cette ligne stratégique d'union de la Gauche. Et il se consacra ensuite à l'essor du Parti socialiste autour de François Mitterrand.

La deuxième rupture intervient en 1979 au congrès de Metz. Pierre Mauroy fait alors le choix de la cohérence. Il avait compris à ce moment-là, je pense, que la victoire était possible. Il fallait poser des actes forts. Et il fait le choix de la cohérence idéologique, un choix qu'il savait utile pour l'avenir, c'est-à-dire, à brève échéance, pour l'exercice du pouvoir. Le résultat vous le connaissez : il se retrouve dans la minorité du parti aux côtés de Michel Rocard, sans pour autant rompre avec François Mitterrand.

La troisième rupture se produit en 1982, avec ce que l'on a appelé « le premier plan de rigueur ». Il est alors Premier ministre et pèse de tout son poids pour que la gauche prenne en compte les réalités économiques. Ce qui nous semble aller de soi – bien que l'on puisse encore en discuter – n'était pas le cas. Ce faisant, il fait un choix, celui d'installer la gauche durablement au pouvoir. Non plus les embellies antérieures mais l'exercice plein et entier du pouvoir sur la durée. Et je suis persuadé que si nous sommes là, c'est parce qu'il a fait ce choix en 1982.

L'autre rupture a lieu en 1984, avec son départ de Matignon. Pour certains, il s'est agi d'un départ forcé. Pour d'autres, le moment était venu de partir. Personnellement, je pense que le débat qui portait sur la création d'un service public et laïc de l'enseignement s'éloignait de ses convictions profondes et lui imposait de présenter sa démission et dans le même temps, le tour du septennat s'apprêtait à changer et il lui fallait partir de toute manière. Le fait est que la politique qui sera conduite après son départ diffèrera de celle qu'il avait conduite et de celle qu'il aurait conduite s'il était resté Premier ministre.

Bien sûr, ces événements ont marqué Pierre Mauroy, lui qui savait, dans les moments difficiles, faire des choix porteurs de lendemain. Au risque d'ailleurs de l'impopularité qui pouvait accompagner ou solder certains de ses choix.

Accepter l'impopularité, c'est aussi accepter d'être oublié pendant quelques temps. Après son départ de Matignon, il aurait fallu être téméraire pour affirmer qu'il sortirait de l'oubli. Or, il en est sorti. Non pas simplement comme le premier Premier ministre de l'union de la gauche mais comme celui qui a permis à la gauche, avec François Mitterrand, de s'installer durablement au pouvoir.

Voilà pour les ruptures. Les fidélités maintenant.

Sa première fidélité concernait un département, celui du Nord. Son attachement à ce département a joué un rôle particulièrement fort dans ce qu'il est devenu. On s'exprime souvent en liant ses idées à un territoire. On parle

souvent de quelque part. Il ne viendrait à l'idée de personne de dire que Jaurès n'incarnait pas tout autant Carmaux que le socialisme. Pierre Mauroy, lui, avait le Nord dans l'âme. Pour faire ses discours, développer ses idées, prendre les exemples les plus pertinents, Pierre Mauroy n'avait pas besoin des conseils d'experts en communication ! Ce qu'il avait vécu lui servait « de training », pour parler comme les communicants, pour s'exprimer avec des mots qui sonnaient juste et avec cette sincérité que tout le monde lui reconnaissait et qui précisément était liée à cette histoire, ces paysages, ces gens qui peuplaient ses mots, sa langue et ses idées.

Je recevais la semaine dernière, dans cette même salle Colbert, sous le même portrait de Jaurès, Jean-Louis Beffa. Il nous a parlé des travailleurs. Toujours surprenant dans la bouche d'un grand patron mais il le faisait naturellement, avec justesse et avec des mots qui, eux aussi, étaient justes, ce qui n'est pas le cas d'autres chefs d'entreprises que nous avons entendus ni même de certains responsables politiques qui se forcent toujours un peu et semblent parler une langue étrangère. Quand Pierre Mauroy parlait de « travailleurs », ce mot sonnait juste chez lui aussi car il connaissait la réalité que recouvrait ce mot.

Deuxième fidélité : la fidélité au peuple de gauche. Pierre Mauroy a toujours pensé - je vais employer une expression triviale - qu'il ne fallait pas payer le peuple de gauche « en monnaie de singe » et plus encore, qu'il fallait lui parler franchement et ne pas le tromper. C'était sa conception de la politique. Dire la vérité et ne pas tromper celles et ceux que l'on sert.

Il y a quelques jours, j'assistais à Sciences Po Lille à un séminaire posant la question : « *La réduction des déficits est-elle de gauche ?* ». Dans le débat, j'ai posé la question de savoir si la désindexation des salaires sur les prix était de gauche. Ce faisant, je reposais à Lille cette question qui avait été posée à Pierre Mauroy à un moment donné et qu'il avait su trancher avec courage car il a toujours su prendre les décisions qui s'imposaient pour protéger les plus faibles.

Sa façon de faire de la politique était de toujours prendre en considération le peuple et d'en rester proche.

La fidélité, enfin, c'était aussi celle à la fédération Léo Lagrange qu'il avait créée et à ses clubs. Pierre Mauroy était chez lui à la fédération Léo Lagrange que je préside, après lui et Bernard Derosier. Les dernières fois où je l'ai rencontré, nos discussions ont tourné autour de deux questions. La première : il affirmait que l'ambition qui devait être celle de notre génération était de faire en sorte que la gauche réussisse et se maintienne au pouvoir. Sur ce sujet, il avait le sentiment d'avoir fait son travail, notamment en rendant la gauche crédible. Cet acquis devait nous permettre aujourd'hui de changer les choses en profondeur. Le deuxième thème de nos discussions portait sur la fédération Léo Lagrange. Il me demandait toujours : « comment va-t-elle ? Va-elle pouvoir durer et garder son nom ? ». Il souhaitait ardemment que ce nom de Léo Lagrange puisse continuer à s'inscrire dans l'histoire collective des socialistes, ce que nous essayons de perpétuer avec Bernard Derosier.

Ruptures et fidélités : à travers ces évocations, je crois avoir montré que Pierre Mauroy aurait rendu impossible à lui seul ce débat perpétuel à gauche et qui ressurgit aujourd'hui entre les archaïques et les modernes. Il a été l'un des rares à avoir été qualifié des deux adjectifs alternativement. Cela s'explique par le fait qu'il avait cette capacité à comprendre ce qu'il fallait faire à un moment donné. Non pas pour être dans l'air du temps mais pour avancer et pour répondre au mieux à ce qu'il pensait être l'intérêt de la gauche et celui du pays.

Il y a quelques jours, à l'occasion des états généraux du parti, on m'a demandé comment je définissais le socialisme du 21^{ème} siècle. J'ai essayé de me représenter ce qu'aurait pu dire Pierre Mauroy mais je n'y suis pas parvenu. J'ai donné ma seule version et j'ai dit : « pour moi, le socialisme du 21^{ème} siècle, c'est le socialisme d'hier, celui d'avant-hier, celui d'aujourd'hui plus la planète. » Parce qu'il me semble que c'est la seule dimension que nous devons

ajouter à ce qu'était le socialisme de Pierre Mauroy, de Léon Blum et de Jean Jaurès qui se situent tous trois dans la même filiation. Les valeurs qu'ils ont portées n'ont pas changé - la passion de l'égalité, l'exigence de solidarité, la souveraineté de notre pays et son ouverture au monde - auxquelles s'ajoutent, en ce début de 21^{ème} siècle, la question de la planète et les enjeux en matière de développement durable. Il n'y a pas d'autre définition du socialisme à inventer. Alors oui, je crois que si on posait la question à Pierre Mauroy aujourd'hui, il pourrait aussi répondre que le socialisme tel qu'il le voit au 21^{ème} siècle c'est celui d'hier, celui d'avant-hier, celui d'aujourd'hui plus la planète. Et transmettre aussi - comme il a toujours su le faire - le flambeau de l'ambition réformatrice.

Michèle COTTA

Avant de passer la parole à ceux qui le désireraient, j'ai deux questions qui vont dans le sens de l'interrogation que nous nous posons sur la façon dont Pierre Mauroy était devenu Pierre Mauroy. Premièrement, selon vous, à partir de quel moment est-il devenu un symbole pour les Français ? Deuxièmement, on a très peu parlé de François Mitterrand. Or, je m'attendais à ce qu'on lie les deux personnages, au moins pour dire ce que l'un a apporté à l'autre et inversement. J'aimerais bien que vous me répondiez sur ce point, monsieur le Premier ministre.

Jean-Marc AYRAULT (texte relu)

Plusieurs étapes marquent les relations entre Pierre Mauroy et François Mitterrand. La première, c'est, bien sûr, en 1971 le congrès de l'Epinay. J'ai voté au congrès d'Epinay mais je n'ai pas participé au congrès lui-même, j'étais « inorganisé » comme on disait à l'époque, c'est-à-dire adhérent direct. J'ai soutenu la motion Poperen que je ne connaissais pas et qui, d'ailleurs, a rejoint François Mitterrand au congrès suivant. Si j'ai voté cette motion c'est parce qu'elle s'ouvrait par un texte qui me paraissait cohérent avec l'analyse de l'évolution de la société et qui définissait les forces sociales qui avaient intérêt à se rassembler au sein du « front de classe », dont la traduction politique était l'union de la gauche.

A la fin du congrès, François Mitterrand devient Premier secrétaire. Cette issue est le résultat de conversations entre François Mitterrand et Pierre Mauroy qui avaient commencé bien avant le congrès. Les deux hommes s'étaient mis d'accord sur ce qui leur paraissait nécessaire de faire, c'est-à-dire rassembler les socialistes qui étaient alors dispersés. Ce mouvement avait commencé avec Alain Savary et après Guy Mollet que Pierre Mauroy avait failli remplacer. L'accomplissement de ce rassemblement, de cette renaissance d'un parti socialiste qui redevient conquérant et qui va rallier à lui une grande partie des électeurs qui avaient pris l'habitude de voter pour le parti communiste est le fruit de cette alliance avec François Mitterrand qui n'était pas socialiste dans son parcours personnel même si son évolution vers la gauche est régulière. Sa candidature à l'élection présidentielle de 1965 en fait une figure de la gauche et a témoigné de sa capacité de reconquête.

François Mitterrand avait compris - en tout cas, c'est mon analyse - que Pierre Mauroy incarnait ce qui permettrait que prenne la greffe des différents ralliements à l'histoire du socialisme français. Il avait vu dans Pierre Mauroy l'ouverture et la modernité qui ont été évoquées par plusieurs intervenants. Il avait vu aussi en Pierre Mauroy une authenticité et une fidélité à l'histoire du socialisme. Issu d'une région populaire et ouvrière et patron de la puissante fédération du Nord, proche de celle du Pas-de-Calais, Pierre Mauroy se situait plus dans la filiation jaurésienne que guesdiste, bien qu'il fût entouré de guesdistes. Au fond, je suis convaincu que ces deux hommes avaient compris qu'ils pouvaient construire quelque chose ensemble. François Mitterrand avait choisi Pierre Mauroy comme Premier ministre plusieurs mois avant l'élection présidentielle, comme le raconte Pierre Mauroy. Pierre Mauroy, qui n'avait jamais été ministre, va devenir un grand Premier ministre et un grand homme d'Etat.

Mais je pense que cette capacité à gouverner de façon courageuse mais aussi pragmatique et responsable, il la doit au maire de Lille qu'il était. En effet, dans cette fonction, alors qu'il a été confronté à des mutations économiques très importantes, il a su rassembler les forces vives, nouer les compromis et surtout développer une vision du futur de la ville. Lille n'est pas devenue ce qu'est Lille aujourd'hui par hasard. Il va mettre en pratique au gouvernement son expérience de maire, ce qui va faire de lui l'un des grands réformateurs du pays. Si aujourd'hui on poursuit l'amélioration de l'organisation des pouvoirs entre l'Etat et les collectivités locales, on le doit d'abord à ce grand tournant décentralisateur qui est l'œuvre à la fois de François Mitterrand et de Pierre

Mauroy qui, je crois, avaient travaillé ensemble sur ce sujet auparavant. Pierre Mauroy a dû aussi assumer avec courage la nécessaire rénovation économique et industrielle du pays. Toute proportion gardée, j'ai été confronté, en tant que Premier ministre, à un problème de même nature, le dossier de Florange. Certes, Florange est peu de chose à côté de ce que Pierre Mauroy a dû subir avec le dossier de la sidérurgie et la fin des mines, puis la crise de l'industrie textile. Il a dû doublement affronter ces rudes problèmes. D'une part, comme chef de gouvernement il lui a fallu gérer la situation politique et syndicale difficile, car il a dû, par respect des ouvriers, leur dire la vérité sur la réalité économique et les nécessaires mutations qu'il fallait accompagner. De l'autre, comme homme du Nord et élu d'une région qui était plus impactée que d'autres par ces restructurations industrielles.

Je suis très admiratif de ce qu'il a fait. Il a conduit son action jusqu'au bout malgré des ruptures politiques, y compris des départs et pendant un temps, l'éloignement d'une partie de l'électorat populaire de la gauche et du parti socialiste. N'oublions pas non plus que Pierre Mauroy a été aussi l'auteur du blocage des prix et des salaires pour réduire l'inflation. Il était quasiment le seul avec Jacques Delors à défendre cette position au sein du gouvernement. François Mitterrand l'a soutenu et l'inflation a été réduite. Les experts économiques ne lui avaient pas vraiment conseillé cette mesure mais il avait senti qu'elle pouvait être efficace et il s'est battu pour la mettre en oeuvre. Ajoutons à cela son engagement européen.

Quand on fait le bilan de son action, on aurait pu penser qu'il ne resterait pas une grande figure de la gauche en raison des mesures courageuses qu'il avait prises. En réalité, il demeure une grande figure de la gauche parce qu'il n'a jamais perdu le fil de l'histoire de la gauche. Il a assumé jusqu'au bout ce que j'appelais tout à l'heure l'exercice du pouvoir et il en était fier. Il va théoriser cette période au congrès de l'Arche. C'est ce qui fait que Pierre Mauroy reste un héritier du combat de la gauche. Il l'incarne par son action et par son engagement qui doivent nous faire méditer sur ce que nous avons à faire. Pierre Mauroy n'aurait sûrement pas lancé un débat pour savoir s'il fallait changer le nom du parti socialiste parce que cette question, en elle-même, trouble tout le monde alors que nous avons besoin de sens.

D'une certaine façon, Pierre Mauroy a été le gardien du sens. Le gardien du sens, ce n'est pas le gardien du temple. C'est le gardien du mouvement. Il n'y a pas, pour moi, de contradiction.

Michèle COTTA

Un mot encore. Quelqu'un veut-il s'exprimer sur la « rupture » de la rigueur et sur la période 1982/1984 ? J'avais tendance à penser que c'était une période très importante, où les réalités s'étaient imposées et où Pierre Mauroy était devenu celui qui a dit à François Mitterrand qu'il fallait rester dans le serpent européen.

Michel DELEBARRE (texte relu)

Pour être honnête, je dois dire que Pierre Mauroy n'a pas découvert cette question un beau jour au réveil. Dans la vie, il y a des contraintes auxquelles il est difficile d'échapper. Dès le matin, il rencontrait Jean Peyrelevade. Puis, dans une première réunion, il entendait Henri Guillaume, puis Daniel Lebègue ! Même quand on a la foi chevillée au corps comme il l'avait, Pierre Mauroy prenait un moment pour souffler quand il arrivait dans mon bureau. Mais lors des discussions avec François Mitterrand qui pouvaient tourner à la confrontation sur « le tournant » et la nécessité de rester dans l'Europe, il était dopé et défendait pied à pied sa position ! Malgré les « visiteurs » que François Mitterrand rencontrait le soir, Pierre Mauroy et lui ont fini par partager la même inquiétude, mais aussi peut-être la même certitude que quelqu'un devait assumer ce virage.

Je voulais réagir sur ce que disait Jean-Marc Ayrault de la façon dont fonctionnait le couple Mitterrand /Mauroy. Aujourd'hui on n'y pense pas parce que tout le monde a un portable. Mais quelquefois j'essaye d'imaginer ce qu'aurait été une journée de Pierre Mauroy avec un portable. François Mitterrand et lui fonctionnaient l'un et l'autre et l'un à l'égard de l'autre de la même manière que chacun utilise son portable. Chaque fois que Pierre Mauroy se rendait à l'Élysée, je pense que François Mitterrand était toujours surpris par ce grand gaillard qui venait lui parler avec conviction de ce qu'il fallait faire pour l'avenir de la France. Pierre Mauroy, lui, venait toujours voir Mitterrand et se « rechargeait » en l'écoutant et en admirant sa capacité à réfléchir. Il repartait regonflé à bloc et son « portable personnel » rechargé !

Je reviens aussi sur ce que disait Jean-Marc Ayrault sur le fait que Pierre Mauroy était issu du peuple ouvrier. Ceux qui ont fait quelques campagnes avec Pierre Mauroy, c'est-à-dire quelques dizaines de meetings, savent qu'il était le seul leader socialiste à raconter l'épopée qu'il vivait et à pouvoir faire passer une idée en parlant, par exemple, « des ouvriers jetés aux pieds des machines ».

Ceux qui avaient l'habitude de le suivre savaient que quand il prononçait ces mots, il restait à peu près vingt minutes d'intervention.

Humour mis à part, Pierre Mauroy est tout de même le seul que j'ai entendu parler de la classe ouvrière en disant des choses aussi fortes et parfois même aussi violentes et les faire accepter par ceux qui étaient dans la salle. Je crois que les rapports entre lui et François Mitterrand ont été beaucoup plus forts qu'on ne l'imagine. De ses entretiens avec le président, Pierre revenait « rechargé » et requinqué. De son côté, quand Pierre sortait de son bureau, François Mitterrand, devait se demander comment Pierre était fabriqué pour faire tourner les choses comme il le faisait !

Michèle COTTA

Bernard Roman, vous vouliez ajouter quelque chose ?

Bernard ROMAN (texte relu)

Il y a un an, à la demande de Martine Bloch, qui préside l'institut François Mitterrand, j'ai fait une communication sur les relations entre Pierre Mauroy et François Mitterrand au cours de leur vie politique. J'ai retiré de ce travail une ou deux choses que je sais d'eux.

Ces deux hommes, aux parcours, et aux choix idéologiques très différents se sont pourtant trouvés. Toutefois, leur rencontre, un peu avant 1971 comme le rappelait Jean-Marc Ayrault, a connu des moments de ruptures très durs et des moments presque fusionnels. En 1979, le congrès de Metz a été l'un de ces moments terribles de rupture. En 1982, la décision de François Mitterrand de ne pas écouter les « visiteurs du soir » (qui étaient ses amis) et de donner raison à Pierre Mauroy sur le maintien de la France dans le système monétaire européen et le pari de la gestion fut l'un des moments de fusion très forts. Il faut lire le dernier livre de Pierre Mauroy, *Ce jour-là*, pour mesurer le degré de complicité et d'affection entre les deux hommes, bien plus important qu'on ne l'a pensé pendant très longtemps. « *Continuez à mettre du bleu au ciel* », les derniers mots en guise d'adieu que François Mitterrand dit à Pierre Mauroy en 1993, traduit toute la réalité de ce qu'était leur relation.

Michèle COTTA

Guy Allouche, vous avez demandé la parole en premier.

Guy ALLOUCHE (texte relu)

Quand j'ai connu Pierre Mauroy, dans le Nord, j'étais jeune et je n'étais pas encore membre du parti socialiste. Il tranchait déjà par rapport à l'ensemble du personnel politique d'alors. Michel Delebarre y a fait allusion tout à l'heure avec humour. Il s'est imposé parce qu'il paraissait le plus avancé et le plus moderne. Pourquoi Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy ? Pour répondre à cette question, je vais retenir un fait politique, heureux ou malheureux selon l'appréciation qu'on porte, le congrès de Metz. Sans le congrès de Metz, Pierre ne serait jamais devenu ce qu'il est devenu. En effet, Metz a constitué une rupture entre les modernes et les anciens, les archaïques et bien d'autres. Mais surtout, selon moi, le congrès de Metz a été déterminant parce que, à la fin du congrès, François Mitterrand s'est peut-être aperçu que s'il avait gagné, une erreur avait été commise - je ne dis pas une faute - qu'il fallait corriger au plus vite. Ce qui explique pourquoi François Mitterrand a redoublé de prévenance à l'égard de Pierre à l'issue du congrès. J'en parle parce que c'est à cette période que j'ai commencé à travailler avec Pierre et je lui ai succédé à la tête de la fédération du Nord.

Au congrès, Pierre Mauroy a considéré qu'il ne fallait pas se couper de celui qui avait une vision moderne de la société, je parle de Michel Rocard et que François Mitterrand commettait une grave erreur en l'évinçant. Dans la perspective de la conquête du pouvoir, François Mitterrand a vite réalisé que le discours de Pierre était un discours de vérité qui prenait en compte l'évolution de la société française. Dès lors, Mitterrand a cru nécessaire de renforcer ses liens, de façon plus ou moins officielle, avec Pierre Mauroy, ce qui ne plaisait pas à tous les aréopages socialistes de l'époque. Leurs relations sont devenues cordiales sans qu'à aucun moment personne n'ait douté de l'authenticité des valeurs de gauche et humanistes de Pierre Mauroy, ni dans le Nord-Pas de Calais, ni dans le pays. Mitterrand, qui voulait gagner les électeurs de la gauche, y tenait particulièrement.

Une anecdote pour terminer. Elle porte sur le grave problème social que fut aussi la sidérurgie. Jean-Marc Ayrault y a fait allusion et je l'en remercie. Quand la décision avait été prise de fermer les hauts-fourneaux, je me souviens d'avoir été convoqué « toute affaire cessante » à Matignon par le directeur de cabinet de Pierre Mauroy, un dénommé Michel Delebarre. Il m'explique que je dois aller voir les militants de la région de Valenciennes pour leur expliquer ce qui allait se passer dans les tout prochains jours. Je m'exécute mais, par erreur, je prends contact avec l'un des responsables du parti communiste de la Région, Yvan

Renard. Informé de ce qui se prépare, il me dit : « *les ouvriers sont furieux, ils vont mal réagir mais les élus communistes ne feront rien contre Pierre Mauroy parce que pour nous, Pierre Mauroy, c'est Pierre Mauroy* ».

Metz est bien le point de départ de l'aventure politique, ô combien grandiose, de Pierre Mauroy.

Michèle COTTA

Merci. Bernard Poignant, je crois que vous aviez quelque chose à dire ?

Bernard POIGNANT (texte relu)

Pierre Mauroy vu de Bretagne et de Quimper, ce n'est pas Pierre Mauroy vu du Nord. Il n'est pas venu très souvent en Bretagne, contrairement à François Mitterrand et Michel Rocard. En tant que premier secrétaire fédéral, j'ai invité Pierre Mauroy dans le Finistère, avec la direction de la campagne, le 8 mai 1981. Il était accompagné de Brigitte Douay et de Gilles Bardou. Il s'est rendu à Morlaix puis il a tenu un meeting à Quimper, le dernier avant de rejoindre François Mitterrand avant minuit, le vendredi soir, à Nantes. Le public a enfin pu voir physiquement Pierre Mauroy, ce qui était assez rare.

Et là, les gens ont découvert un homme au physique puissant habillé d'un (éternel) costume bleu - je ne sais pas combien il en avait et comment il les achetait - avec des lunettes épaisses et des mains. Des mains de pianiste. De belles mains. Avec son art oratoire à lui. Chacun en a un qui lui est propre. François Mitterrand avait le sien, Pierre Mauroy aussi. Et un public conquis. Il a prononcé, dans une envolée, une phrase avec ses mains : « *on va relancer la consommation populaire et vous pourrez acheter des chaussures à vos enfants à la rentrée* ».

Cette phrase était peut-être économiquement un peu outrancière mais elle était humainement si chaleureuse. Parce que c'est cette chaleur aussi qui passait dans les discours de Pierre Mauroy. Je pense qu'un homme politique doit avoir un rapport affectueux, sincère, tendre même avec son public. S'il est froid et qu'il lit le papier que quelqu'un lui a préparé, alors le rapport ne s'établit pas. Pierre Mauroy avait cette force humaine dans son art oratoire.

Quand François Hollande a été élu il y a deux ans et demi, j'ai rendu visite à la deuxième épouse de Guy Mollet, Suzanne, âgée de quatre-vingt-dix ans, qui vit toujours à Quimper. Elle m'invite à boire une coupe de champagne et, sur la toile cirée, on fait le tour du passé. Elle m'a dit du bien de Pierre Mauroy, d'Alain Savary et de quelques autres... . En revanche, elle me dit : « *vous qui*

connaissez bien François Hollande, dites-lui de ne pas trop parler de François Mitterrand, Guy ne l'aimait pas du tout du tout ! ».

Michèle COTTA

Encore deux interventions

Raymond KRAKOVITCH (texte relu)

La relation de Pierre Mauroy avec les communistes est un épisode important dans ce qui a fait que Pierre Mauroy est devenu Pierre Mauroy. Lors des élections législatives de 1967, dans sa circonscription, Pierre Mauroy arrive cent voix derrière le candidat communiste. A l'époque, le parti communiste, qui veut se rapprocher du parti socialiste pour faire l'union de la Gauche, était prêt à accepter un certain nombre de désistements en faveur du candidat socialiste arrivé derrière lui. Il propose donc de se désister en faveur de Pierre Mauroy. Or, dans une autre circonscription du département du Nord, le candidat socialiste arrivé derrière le candidat communiste refuse de se retirer. Pierre Mauroy décline alors l'offre de désistement qui lui ouvrirait les portes de l'Assemblée nationale, laissant le candidat communiste être élu, la gauche étant largement majoritaire. Il devra attendre 1973 pour devenir député. Nul doute qu'il faut voir dans ce geste de Pierre Mauroy en 1967 l'origine de la façon dont les communistes le considéraient.

Une remarque importante sur 1982. Jean-Marc Ayrault a dit que seuls Pierre Mauroy et Jacques Delors étaient d'accord pour le blocage du prix et des salaires. En réalité, Jacques Delors, s'il approuvait le blocage des prix, était plus inquiet sur celui des salaires. C'est Pierre Mauroy qui a insisté pour qu'il y ait blocage des prix et des salaires et qui a obtenu de François Mitterrand qu'il soit mis en oeuvre.

Enfin, certes, Pierre Mauroy a été le seul Premier ministre d'union de la gauche. Mais n'oublions pas qu'en 1997, Lionel Jospin a été le Premier ministre de la gauche plurielle : les deux gauches se ressemblaient quelque peu. Il me semble qu'il faut ajouter que si Lionel Jospin a été nommé Premier ministre, c'est parce qu'il avait été candidat à l'élection présidentielle en 1995, Pierre Mauroy l'ayant fortement incité à l'être après le retrait de Jacques Delors. Lionel Jospin se souvient de ce qu'il doit à Pierre Mauroy dans le fait d'avoir été candidat à l'élection présidentielle de 1995.

Michèle COTTA

Merci, c'était très intéressant. Denise.

Denise CACHEUX (texte relu)

Un souvenir. J'ai rencontré Pierre Mauroy pour la première fois en 1969. Je n'étais pas adhérente à la SFIO. J'étais membre de la Convention des Institutions républicaines (CIR) et j'assistais au congrès de Saint-Gratien pendant que se tenait le congrès d'Alfortville qui a transformé la SFIO en PS. C'est Pierre Mauroy qui est venu à Saint-Gratien pour prendre contact avec les conventionnels. François Mitterrand était debout sur une table et nous exposait les raisons pour lesquelles on pouvait aller à la fusion avec le PS et celles pour lesquelles on ne pouvait pas y aller. Pierre Mauroy a tenu un discours qui n'était pas un discours d'appareil mais un discours sur des valeurs. C'était la première fois que j'entendais un socialiste de la SFIO parler des valeurs et expliquer les changements au sein de la SFIO qui justifiaient la fusion. Il a demandé très poliment et presque timidement à François Mitterrand s'il pouvait lui aussi monter sur la table. La trop grande déférence de Pierre Mauroy par rapport à François Mitterrand est quelque chose qui m'a souvent gênée, alors que j'étais séduite par la personnalité de François Mitterrand et par celle de Pierre Mauroy. Ce jour-là, il a été à la fois déférent avec François Mitterrand mais il a aussi fermement défendu ce qu'il était et ce qu'il voulait. J'étais un peu déçue que la fusion n'aboutisse pas ce soir-là.

Un deuxième souvenir, celui d'adjointe au maire. Quand Pierre Mauroy est devenu maire de Lille, il était le premier adjoint d'Augustin Laurent. Augustin Laurent avait une conception formaliste de la fonction de maire et des différentes tâches afférentes, qu'il s'agisse de l'état civil, de la fonction d'officier de police judiciaire, des écoles primaires ou encore des cantines scolaires. Pierre Mauroy, lui, qui arrivait avec l'expérience qu'il avait acquise à la fédération Léo Lagrange, a tout de suite mis en route un travail de relations publiques avec les journalistes, avec la Chambre de Commerce comme avec les habitants dans les quartiers.

Michèle COTTA

Merci à tous. François Bazin anime maintenant la deuxième table ronde.